

« Parloir

et

neuroleptiques »

- « Christiane...Vous avez de la visite.

-De la visite ?...

-Voyons Christiane !...Christiane Mivelle...C'est bien vous ?

-Qui peut bien venir me voir ?

-Je ne peux pas vous le dire.Cette personne n'a pas souhaité donner son nom mais, comme elle semble bien vous connaître,on lui a permis d'entrer. Elle vous attend dans le salon des visites...Dites !...Vous n'allez pas emmener vos dessins, laissez-les dans votre chambre.

-Pourquoi?Je veux les montrer mes dessins, si personne ne les regarde, ils ne serviront à rien...Ils seront comme moi...inutiles..S'ils n'intéressent personne,je vais les détruire...Je vais tout détruire...Je vais me détruire,moi aussi...

-Mais non... mais non...Vous n'allez pas recommencer toutes vos jérémiades ...Et puis, ne vous remettez pas à pleurer...Quand même,à votre âge, on ne pleure pas pour des dessins...Christiane, on se calme...Enfin, si ça peut vous calmer,si vous y tenez vraiment, prenez vos dessins et on descend au salon. »

Christiane prit un dessin qui était dans une chemise posée sur son lit et le regarda longuement, les yeux vides.Puis, elle le rangea avec soin. Aussitôt,elle en prit un autre tandis que Madame Chole semblait s'impatienter.Cette dame était la plus ancienne de l'établissement et sa patience s'effiloçait de jour en jour.Comme les autres patients,Christiane le ressentait et il lui arrivait même de manifester une certaine agressivité en réponse aux propos par trop autoritaires et surtout maladroits de Madame Chole.Le plus souvent, Christiane,au cours d'une même journée, alternait les moments d'énervement,de troubles compulsifs et les moments dont on ne saurait dire s'ils étaient empreints d'indifférence,d'apathie,de résignation ou simplement d'absence,de rêverie. Souvent elle dessinait et ne comprenait guère que l'on vînt la chercher pour les repas.On eût dit que le quotidien ne la concernait plus.Elle était dans un autre monde.

Madame Chole,d'une voix énergique, reprit :

-« Bon,alors,vous avez choisi le dessin que vous voulez emmener,si vous passez des heures à vous décider,la personne qui vient vous voir va perdre patience et s'en aller.

- Vous croyez qu'elle n'attendra pas pour voir mes dessins ? C'est quelqu'un qui aime les dessins ,sans doute, sinon, elle ne serait pas venue de si loin.

-Pourquoi dites-vous « de si loin » puisque vous ignorez qui est là ?

-Je ne sais pas ..Vous pensez que je vais choisir le bon dessin ?

-Je n'en sais rien Christiane...Allez,suivez-moi »

Christiane prit alors nerveusement tous les dessins qu'elle conservait dans une pochette et suivit Madame Chole.

En entrant dans le salon, elle promena ses yeux tout autour de la pièce, un lieu qu'elle découvrait car jamais elle n'y allait n'ayant point de visite. On eût dit qu'elle en oubliait même la raison de son introduction dans cette sorte de parloir, beaucoup plus coquet qu'un parloir de pensionnat et, plutôt que de chercher du regard la personne qui l'attendait parmi les quelques visiteurs assis face à leurs proches ou leurs amis, elle s'enivrait des tableaux qui se succédaient sur les cloisons, dans un surprenant désordre de styles, dans une diversité déconcertante qui faisait passer tout admirateur de la froide géométrie d'une œuvre abstraite à la douceur d'une aquarelle, des couleurs bigarrées d'un tableau naïf à l'univers d'une brume impressionniste.

Le visiteur qui l'attendait était un homme d'un âge voisin de celui de Christiane. Il était assis et semblait regarder les pensionnaires de l'hôpital avec émotion et compassion. Quand Madame Chole invita Christiane à se diriger vers lui, il fut très confus dans ses propos lorsqu'il voulut lui dire bonjour. Christiane lui sourit à peine et l'on perçut sur son visage un immense étonnement. Puis, ils restèrent tous deux quelques instants à s'observer avec une certaine tendresse dans un silence bienfaisant qui contrastait avec le brouhaha ambiant. Ce fut Christiane qui, la première, rompit ce silence :

- « C'est pour mes dessins que vous êtes venu ? Je les ai tous descendus, vous allez voir ».

Sans la contredire, Monsieur Hartoux, qui n'avait pas encore osé se présenter à Christiane et lui mentionner son nom craignant de la choquer, rapprocha sa chaise et dit à Christiane :

- « Très bien, vous allez pouvoir me montrer vos dessins, mais, s'il vous plaît, j'aimerais que vous me présentiez d'abord celui que vous préférez. »

Christiane n'hésita pas un instant. Elle fouilla dans sa pochette et sortit une large feuille barbouillée de noir sur les trois quarts de sa surface. Elle se tourna vers son visiteur tout en lui présentant ce dessin et lui demanda :

- « Vous me voyez sur cette feuille ?

- Non, pas vraiment.

- Pourtant, je suis bien là, dans le noir, dans la nuit, je ne vois plus rien, je ne vois plus personne... Plus personne ne me voit... Même vous, et cela en est la preuve, vous ne me voyez pas non plus... Je n'existe plus, je suis morte... Personne ne veut me le dire et pourtant c'est vrai... J'ai avalé des cachets, des cachets... Je ne sais plus combien, ni lesquels, et je suis tombée... Il ne fallait pas me ramasser, je voulais disparaître... Je recommencerai, j'en suis sûre ... »

Monsieur Hartoux la regardait, interloqué, et plutôt que de l'interpeller sur cette terrible résolution, il préféra reprendre leur entretien sur un ton tant humble qu'amical :

- « Je ne comprends pas très bien votre dessin... Il n'y a pas que du noir, j'y vois du bleu dans le coin gauche... Le ciel, sans doute ?

- Sans doute

- L'espoir, peut-être ?

- Vous croyez ?... Je ne le crois pas. Regardez ce bleu, il est sombre, très sombre, presque noir lui aussi. Il s'enfonce dans la nuit, dans la mort. Vous ne me croyez pas, probablement... Comme les autres, vous croyez que je suis folle...

- Non, Madame, non, pas du tout... Vous n'êtes pas folle, ne prononcez plus ce mot... Je déteste ce mot, il n'a aucun sens, il est avilissant et il est totalement impropre quand vous parlez de vous .»

Christiane se tut, semblant ne pas comprendre, et son regard devint évanescent sous l'action des neuroleptiques que l'on avait dû probablement lui administrer auparavant. Son visiteur eût voulu choisir des mots agréables, réconfortants, compréhensifs, se voulant même thérapeutiques, mais devant l'affaiblissement tant physique que psychique de Christiane, il ne parvenait à les trouver et, lorsque l'un d'eux lui venait à l'esprit, il était incapable de le prononcer, redoutant qu'il ne fût maladroit et qu'il ne provoquât une réaction imprévisible de Christiane. Alors, il se contentait de la regarder, de lui sourire. Par moments, Christiane lui répondait aussi par un sourire, un sourire apaisant pour tous deux, un sourire qu'il espérait complice.

La durée des visites autorisées était très brève et la grosse pendule présente dans ce salon, à dessein sans doute, avertissait notre visiteur qu'il devrait bientôt déjà quitter Christiane. Il ne pouvait partir sans accomplir le geste pour lequel il était venu. Il aurait à jamais regretté son manque d'initiative, ce comportement d'abandon presque de lâcheté selon ce que lui dictait sa conscience; c'est pourquoi il ouvrit la chemise de carton, qu'il avait posée sur un coin de table et dont il extirpa, lui aussi, un dessin. Il savait l'importance que Christiane avait toujours accordée au dessin, à la peinture. Il n'ignorait pas ce point commun dans leur façon, non d'appréhender le monde, mais dans leur manière de se servir de cet art pour exprimer ce que les mots rechignent à dire. Il reprit donc la parole en touchant affectueusement le bras de Christiane :

- « Regardez, comme c'est étrange et merveilleux ; j'ignorais en venant vous voir que vous alliez me montrer un dessin conçu par vous-même et, curieusement, j'eus la même idée et vous ai apporté un dessin réalisé par moi. »

Christiane dévisagea Monsieur Hartoux avec des yeux qui retrouvaient un peu de vie, qui perdaient cette couleur terne et larmoyante à la fois. A cet instant, notre

visiteur crut que Christiane allait retrouver certains souvenirs communs, cette communion qui les avait autrefois liés rien que par de simples dessins, de naïfs discours partagés à leur sujet. Convaincu de sa mission et incité par la proche fin des visites, Monsieur Hartoux tendit son dessin à Christiane et lui demanda :

- « Il vous plaît ?...Vous souhaitez que je vous l'explique ?

- Je le veux bien.

- M'écoutez-vous alors en fermant les yeux, dans une délicieuse symbiose, comme autrefois ?

-Comme autrefois ?...Je ne comprends pas.

-Quand vous étiez à mes côtés, que je n'avais guère de visites, que vous étiez la seule à écouter gentiment mes propos au sujet d'un dessin que je venais de créer, alors que je séjournais pour quelques semaines, il y a fort longtemps, dans l'hôpital psychiatrique où vous travailliez alors... »

Tandis que ce visiteur révélait à Christiane toute la signification de la composition fantasmagorique qu'il avait réalisée au fusain, celle-ci ne ferma point les yeux, cette fois, comme il le lui avait demandé, mais, au contraire, elle les écarquilla et parut chercher quelque souvenir dans son passé lointain, très lointain, sans toutefois laisser poindre un moment de félicité, ni même de tristesse. Tout son passé était devenu atone.

Monsieur Hartoux, avec amertume, le devina mais néanmoins il crut bien faire d'ajouter :

- « Vous ne vous souvenez plus de moi ? ...J'avais été hospitalisé à la suite d'un choc subi dans mon milieu familial et vous étiez la seule infirmière à m'écouter avec tant de bienveillance...Emile... « Mimile » si vous préférez...Ce prénom ne vous dit plus rien ? »

Christiane s'efforçait de comprendre mais les médicaments très puissants dont elle était abreuvée semblaient paralyser sa réflexion. Le psychiatre qui la soignait attribuait ses difficultés de compréhension à son état mental bien plus qu'aux effets secondaires des neuroleptiques. Quoi qu'il en fût, Christiane n'était pas encore apte à appréhender un tel souvenir. Il était pourtant vrai qu'elle avait été infirmière dans un hôpital d'une ville voisine, hôpital où son visiteur du jour avait été hospitalisé quelques semaines à l'époque. Hospitalisé, tel était le terme en effet qu'employait Monsieur Hartoux lorsqu'il évoquait à présent cette période de sa vie car il refusait vigoureusement le mot « interné » si fréquemment utilisé.

Lorsqu'elle exerçait encore en unité psychiatrique, Christiane se consacrait intégralement à ses malades à tel point que son mari, qui le supportait peu, lui répétait souvent :

- « Il n'y a plus que tes malades, tes fous, qui t'intéressent ».

Récemment, ce mari tant possessif qu'incompréhensif la quitta, au moment même où Christiane avait de plus en plus de mal à vider son esprit, chaque soir, à chasser de celui-ci les gestes agressifs, les cris de colère ou de désespoir, les comportements incohérents dus à des bouffées délirantes, les scènes difficiles auxquelles elle avait été confrontée dans son service consacré aux malades psychotiques. Elle sombra dans une inexorable dépression et finit par tenter de commettre l'irréparable sans que cela ne lui fût fatal. Sans doute valut-il mieux qu'elle ne fût pas hospitalisée dans l'établissement où elle avait exercé. Monsieur Hartoux apprit incidemment que son ancienne infirmière subissait à son tour les dérèglements neurologiques qui minent les individus.

Pour cet homme qui était venu la voir, cette visite était un devoir moral, un signe de reconnaissance, d'amitié plus encore. Hélas, il ne lui sembla pas que le dessin apporté et les souvenirs évoqués eussent induit tant soit peu un impact thérapeutique. Lui-même n'ignorait pas que pour Christiane le cheminement vers la guérison serait long, très long...

Un très long silence s'ensuivit, un silence qui semblait unir la malade et son visiteur plus que toutes les paroles qu'ils auraient pu échanger. Monsieur Hartoux fit comprendre à Christiane qu'il lui dédiait le dessin apporté par lui-même. Elle lui offrit un sourire, le plus beau sourire, assurément, qu'elle avait pu exprimer depuis son hospitalisation.

Son visiteur prit congé et constata avec un immense bonheur qu'elle lui fit un petit signe de la main quand il la quitta.

